

## Alfred Verwée

Artiste-Peintre

1838-1895



A terre qui vit naître Snijders, la patrie de tant de peintres puissants et simples, au réalisme sain, se devait de posséder des animaliers remarquables; Alfred Verwée est le plus grand d'entre eux.

Il était le fils de Louis-Pierre (1807-1882), un obscur peintre courtraisien, qui vint s'établir à Bruxelles sans y réussir à faire sa trouée. Il enseigna au jeune Alfred, né à Saint-Josse-ten-Noode en 1838, les premiers éléments de son art, puis eut l'heureuse inspiration de le confier à Eugène Verboeckhoven, qui exerça sur le débutant une influence marquée et lui inculqua ses principes : solidité, honnêteté, haine de toute déclamation et de tout romantisme.

Alfred Verwée produisit déjà quelques toiles au Salon de 1857. Elles n'eurent guère de succès : laborieuses et ternes, mais déjà fortement équilibrées, elles étaient loin de faire présager la destinée brillante de l'artiste. Mais il était travailleur et opiniâtre : il continua d'exposer et son envoi au

Salon de 1860 révéla un progrès. C'est alors qu'il séjourna quelques semaines à Paris, où il rencontra Manet, puis Troyon, dont il reçut quelques conseils. Il admirait beaucoup ce peintre, ainsi que Brascassat, sans savoir qu'il lui serait donné à lui-même de les dépasser de cent coudées.

A force de ténacité, de calme discipline, il perfectionnait peu à peu son robuste talent. Son *Verger*, exposé en 1866, montre le chemin parcouru : ses moyens se synthétisent; la couleur commence à s'animer; sa conception même du paysage évolue vers cette stabilité heureuse qui sera la caractéristique de sa manière; mais son dessin n'a pas encore cette lourdeur imposante qu'on célébrera plus tard.

Vers cette époque, il tenta d'aller chercher fortune à Londres, mais vainement; puis il voyagea en Belgique où la Flandre Occidentale devint sa région d'élection. Il lui resta fidèle depuis et en rendit à merveille les horizons larges et l'opulente tranquillité.

Par une coïncidence curieuse, un autre ouvrier génial du pinceau revenait, en même temps, de

l'étranger, où il avait séjourné assez longuement, surtout en Bretagne : Louis Artan. C'était le moment où la « Société Libre des Beaux-Arts » tendait à renouveler les méthodes du paysage. Eternel combat des initiatives nouvelles contre la tradition. Le célèbre mariniste fut l'un des plus fidèles adeptes du groupement, avec Baron, Dubois, Lambrichs, ainsi que Rops, Eugène Smits, De Groux, Paul-Jean Clays et l'école de Tervueren; Alfred Verwée ne tarda pas à y adhérer. Dès lors, sa carrière se déroule parallèlement à celle d'Artan et il est curieux de comparer ces évocateurs prestigieux, fixés tous deux dans cette Flandre maritime qu'ils aimaient : l'un, aristocrate français, peignant la mer et ses orages; l'autre, d'atavisme flamand, la campagne et ses bêtes. « Leur vie de labeur, a dit Gustave Van Zype dans les *Maîtres d'hier*, ils la passeront tous deux entre Adinkerke et Katzand; ensemble, ils diront totalement et puissamment un beau pays».

Vers 1875, Verwée est en pleine possession de son talent. *L'Embouchure de l'Escaut* (1878) en est la preuve éclatante. Dès lors ses triomphes vont se suivre avec régularité : *Le Pâturage en Flandre*, *La Gilde de Ghistelle* (1881). *Les Eupatoires* (1884) affermissent sa grande renommée; en 1889, il remporte la médaille d'or à Paris avec *Au beau pays de Flandre* et *L'Étalon*.

Ce qui frappe avant tout dans les œuvres de Verwée, c'est la tranquillité souveraine des campagnes. Ses sujets préférés ne varient guère : une plaine fertile, derrière laquelle on devine les Polders ou l'Escaut, et des animaux dessinés à grande échelle, chevaux, vaches, taureaux. Le personnage humain est rare et épisodique; le

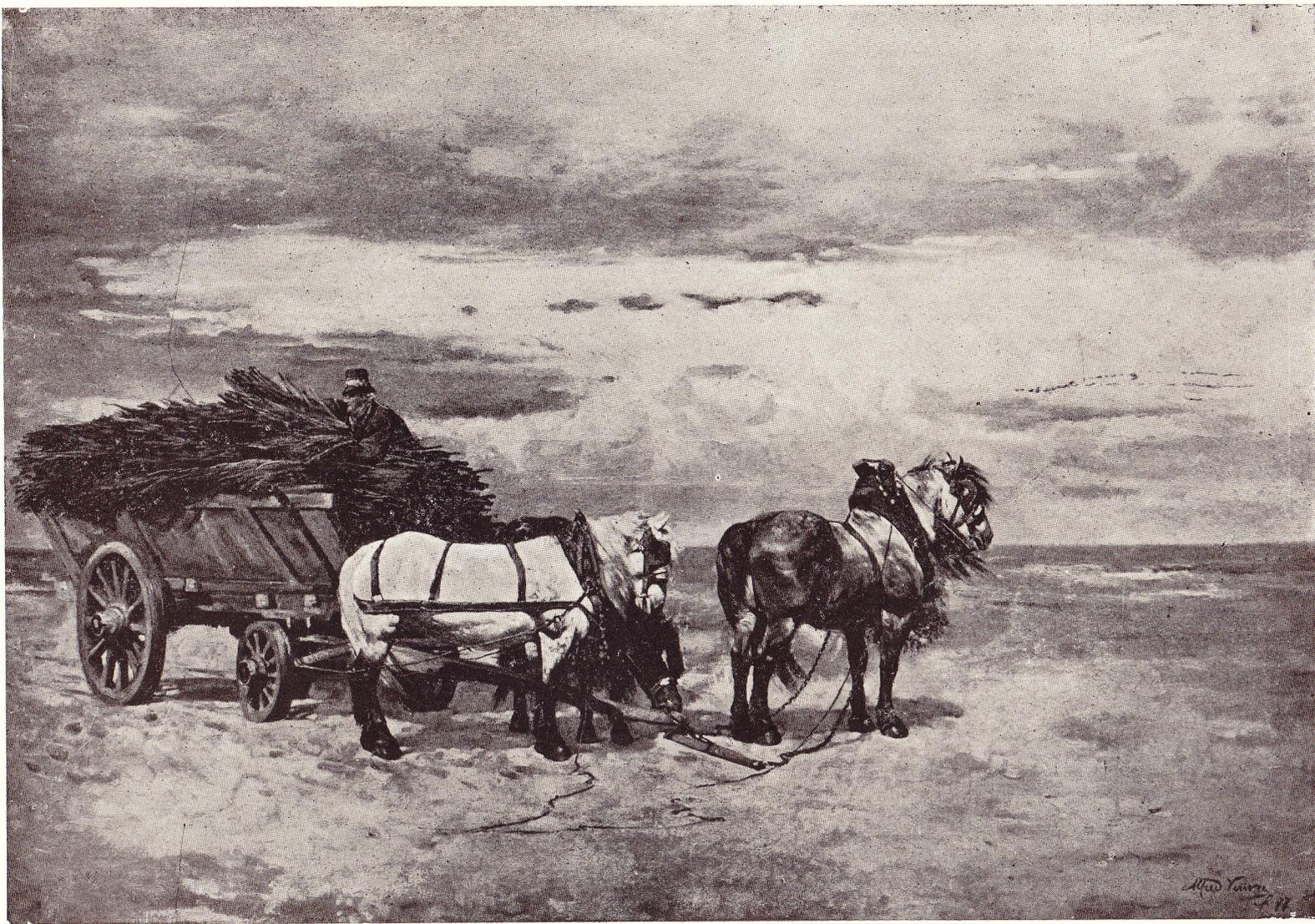
décor de la ferme, si riche chez un Stobbaerts, n'est guère employé. L'animal est roi; et avec quelle largeur, quelle maîtrise il est représenté! Autour de lui, s'étend la luxuriance grasse de la prairie flamande; l'heure semble arrêtée dans le silence et la lumière, et tout ce que représente le tableau paraît surchargé d'un bonheur calme, absolu et universel. Jamais art ne fut plus simplement vrai, plus sobrement éloquent. Mais cette placidité était le résultat d'efforts patients et, jusqu'en ces dernières années, le peintre s'efforça de perfectionner son métier et d'étudier l'anatomie animale.

D'autres toiles de ce maître sont connues sous les titres de *Bœufs au labour*, *Attelage de bœufs francomtois*, *Le Taureau*, *La Barrière*, *La Digue*. Elles eurent la faveur du grand public et remportèrent des succès dans plusieurs capitales d'Europe, notamment à Vienne.

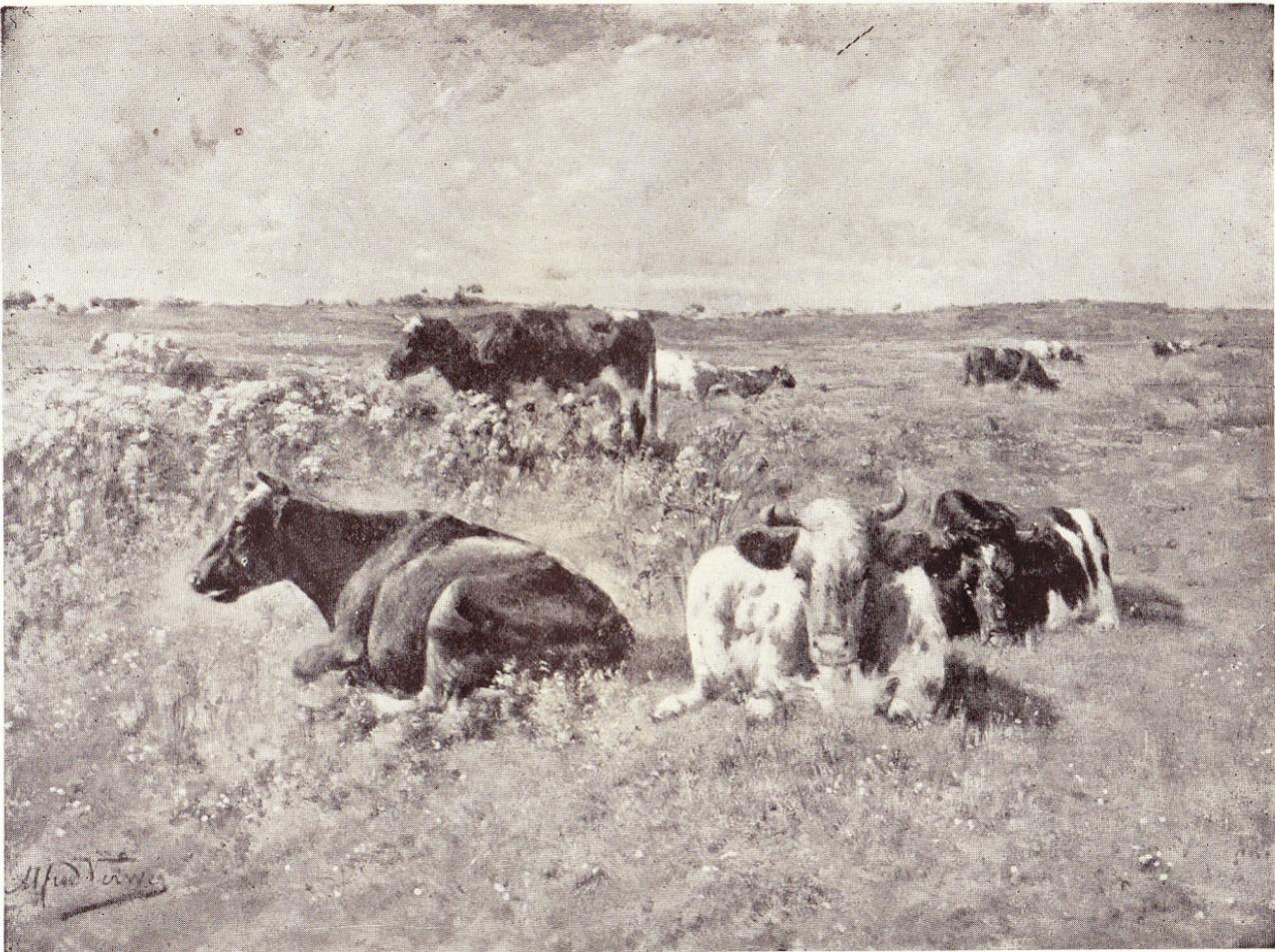
Le génial « artisan » poursuivait sa vigoureuse carrière lorsqu'un mal soudain le terrassa : il voyageait alors en Algérie; c'est à Knocke qu'il voulut être ramené, pour voir une dernière fois la campagne et le ciel du « beau pays de Flandre ». Il y mourut en 1895. Lors de l'exposition de Liège, en 1905, on lui consacra une exposition rétrospective qui fut vraiment impressionnante.

Nous avons eu, avant et après Verwée, d'autres animaliers, tels que Verboeckhoven, Joseph Stevens, Montigny; nous avons eu d'autres peintres au réalisme intense; mais peu d'œuvres constituent au même titre que celles de Verwée une évocation exacte, saisissante et féconde de notre sol.

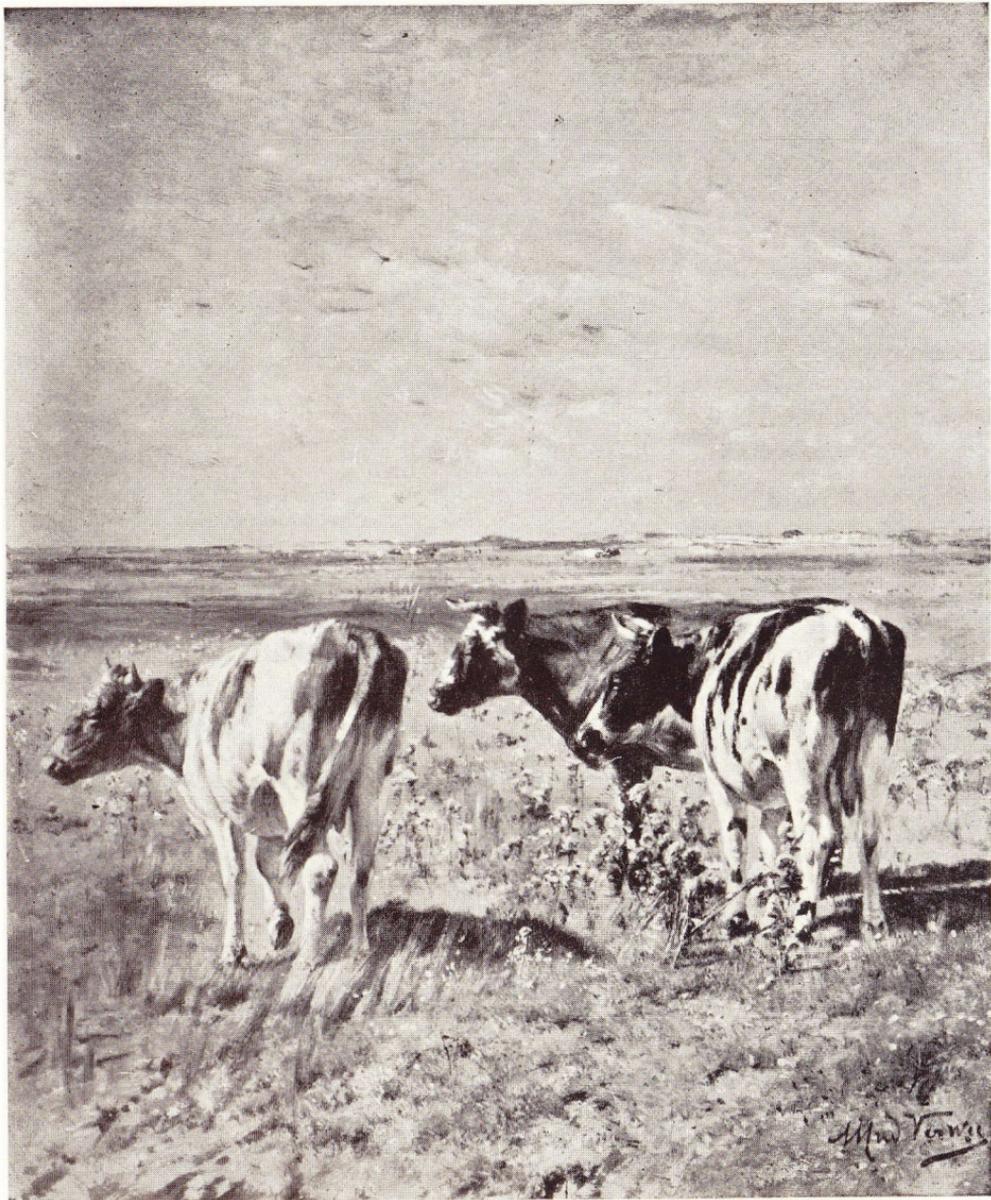




Alfred Verwée. — « Plein Soleil »



Alfred Verwée — En Flandre. — Les vaches au pâturage.



Alfred Verwée. — Vaches dans un Pâturage.

**G**randes **F**igures  
de la  
**B**elgique **I**ndépendante

(3<sup>me</sup> édition revue et augmentée)

A. Bieleveld. Editeur

B. 11.